

Matusalem

Janick Beaulieu

Numéro 169, février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1994). Compte rendu de [*Matusalem*]. *Séquences*, (169), 41–42.

totale des juifs encore résidents de Pologne.

Finalement, plus que la somme de toutes ses parties, **Schindler's List** est un testament aux vertus du dépassement humain et artistique.

Johanne Larue

SCHINDLER'S LIST (La Liste Schindler) — Réal.: Steven Spielberg — Scén.: Steven Zaillian d'après le roman de Thomas Keneally — Phot.: Janusz Kaminski — Mont.: Michael Kahn — Mus.: John Williams — Son.: Ronald Judkins, Robert Jackson — Déc.: Allan Starski, Ewa Braun — Cost.: Anna Biedrzycka-Sheppard — Int.: Liam Neeson (Oskar Schindler), Ben Kingsley (Itzhak Stern), Ralph Fiennes (Amon Goeth), Caroline Goodall (Emily Schindler), Jonathan Sagalle (Poldek Pfefferberg), Embeth Davidtz (Helen Hirsh) — Prod.: Steven Spielberg, Gerald R. Molen, Branko Lustig — États-Unis — 1993 — 195 minutes — Dist.: Universal.

Matusalem

C'est avec un coeur habillé d'un manteau d'enfant offert par toute la famille que je suis allé voir **Matusalem**. Un manteau inspiré de la mode précolombienne. Histoire de me mettre au diapason de la clé de mer d'un jeu musical très ancien: la piraterie. Le cinéma a exploité jusqu'à plus soif ce filon aquatique parce qu'il donnait lieu à des actes de bravoure d'une spectaculaire dimension. Les Américains semblaient avoir épuisé le sujet. Et voici qu'un Québécois avec ses fusils à eau légère s'est mis en frais de concurrencer nos voisins, habitués aux batailles de l'eau lourde, provoquées par un fric sans déclin. Et cela, en mettant le cap sur Noël dont les écrans sont habités par les gros canons états-uniens. Si le pari n'est pas tout à fait gagné, il a le mérite d'avoir eu lieu.

Matusalem se présente comme une suite à **Simon les nuages**. À la fin de ce dernier, le spectateur demeurait sur sa faim. Il était intrigué par une fenêtre barricadée. **Matusalem** se propose d'ouvrir toute grande la porte de ce mystère avec une clé en forme de fantaisie drolatique. Le **Matusalem** du titre renvoie à un rhum cubain vieux de 12 ans. On peut y voir une allusion biblique au Mathusalem de l'Ancien Testament, le grand-père de Noé. Ce fils d'Enoch s'éteignit à l'âge de 969 ans.

L'histoire ne se veut pas facile à résumer. Cependant, pour deviner un

tantinet ce sur quoi je deviserai, je toucherai à quelques pistes. Sans vouloir les brouiller, je vous dirai qu'il s'agit de fantômes du XVIIIe siècle faisant irruption dans le nôtre. Philippe de Beauchêne en pince pour une beauté fatale. Il lui trouve un charme exquis alors que le film nous la présente comme un cactus en possession de tous ses états belliqueux. Par erreur, elle devient sa belle empoisonneuse. Il ne rêve que d'elle depuis 250 ans. C'est ce qu'on appelle avoir de la suite dans les sentiments. Notre rêveur impénitent aboutit à Sainte-Lucie-de-Bagot, au coeur de nos hivers modernes pour rencontrer le jeune Olivier qui pourra le délivrer de sa condition fantomatique. Olivier sera criblé de questions par des policiers qui ne croient pas plus aux fantômes qu'au Père Noël. Apparaîtront dans le paysage trois loustics: El Diablo, El Cachiporra et El Moribundo. Il sera question d'un oncle repent, d'un cylindre détenteur d'un pardon et du méchant capitaine Monbars, père de la belle Evelynne dont Philippe est toujours amoureux. On découvrira une caverne chérie par une pléthore de chauves-souris, un décor naturel apprivoisé par la beauté des mers du sud et un soleil ardent capable de faire fondre toute neige incrédule.

Matusalem, c'est un film chaleureux qui vient du froid. L'espace d'un plan, l'hiver d'aujourd'hui tombe en plein été d'il y a deux siècles. Toute la construction du film sera habitée par un jeu de contrastes: fantômes/humains, jeunes/adultes, faits réels/actions imaginaires. La mise en scène se laisse guider par la logique d'une fantaisie apprivoisée. La logique de la fantaisie ne répond pas aux critères imposés par un raisonnement très serré. La fantaisie se permet des caprices et des mélanges que l'imagination accepte avec allégresse quand les anachronismes font bon ménage avec des rires généreux. La fantaisie s'invente des vérités qu'elle finit par croire. Et c'est ce qui arrive à notre jeune Olivier. La trouvaille la plus intéressante dans le contexte d'une fantaisie confrontée à des faits vérifiables, on la trouve dans l'interrogatoire d'Olivier par des policiers. Il y a là deux logiques irréconciliables qui déboucheront sur une situation aussi drolatique que désespérée. Ici, la fantaisie du plus faible aura raison des plus forts.

Philippe Ambroise Dubuc de Beauchêne, dit Dent-de-Lune, a la faculté de traverser les murs. Mais contrairement

aux murs de son siècle, ceux de nos maisons modernes affichent une minceur indécente dont se plaint notre flibustier. Situation gênante pour celui qui voudrait dissimuler sa personnalité: il y a des détails qui dépassent. Cette faculté de traverser les murs révèle des effets spéciaux d'une belle venue en faisant appel à un rayon marqueur au laser. Roger Cantin, c'est le castor-bricoleur de notre cinéma. Cela mérite d'être souligné au rayon de la débrouillardise, quand on ne nage pas dans une piscine aux eaux d'or. Je m'en voudrais de ne pas me souvenir de la bataille des esprits et des horloges éclatées. Entre autres détails, le jeu de la bouteille contient un gag trop prévisible. Le rythme du film manque parfois de souffle. À la fin, je m'attendais à une action plus spectaculaire avec l'apparition du fameux bateau. Cela est sans doute dû au fric manquant. Passons. On sourit devant ce flibustier aux répliques aussi tranchantes qu'une épée. Et j'ai savouré une des sentences du jeune Laurent, le frère d'Olivier. Laurent, c'est un romancier en herbe aussi jeune que très courte. Il lui arrive de sécher des cours comme pour mieux s'adonner à son art. En vient-on jusqu'à le déranger? Il vous assène une

Raymond Cloutier, Claude Desparois, Marc Labrèche et Rodrigue Proteau



vérité avec le plus drôle des sérieux: «Quand on empêche un artiste de travailler, c'est toute l'humanité qui s'appauvrit.»

Matusalem, c'est plus qu'un film de cape et d'épée pour enfants petits et grands. C'est un film décapant. Il nous propose d'enlever ce trop-plein de vernis qui a la fâcheuse tendance de se prendre trop au sérieux. Ce n'est pas peu.

Janick Beaulieu

MATUSALEM — Réal.: Roger Cantin — Scén.: Roger Cantin — Phot.: Michel Caron — Mont.: Yves Langlois — Mus.: Milan Kimlicka — Son:

Dominique Chartrand — **Déc.:** Vianney Gauthier — **Cost.:** Francesca Chamberland — **Int.:** Marc Labrèche (Philippe de Beaulieu), Émile Proulx-Cloutier (Olivier St-Pierre), Steve Gendron (Laurent St-Pierre), Jessica Barker (Carole Bonin), Marie-France Monette (Hélène Lafleur), Maxime Collin (Benoît Painchaud), Jod Lèveillé-Bernard (Claude Petit), Gabriel Gascon (Capitaine Monbars), Raymond Cloutier (El Diablo), Annette Garant (Évelyne Monbars), Rodrigue Proteau (*El Moribundo*), Claude Desparois (*El Cachiporra*) — **Prod.:** Claude Bonin — Canada (Québec) — 1993 — 108 minutes — **Dist.:** Allegro Films.

In the Name of the Father

« La justice britannique ne tient pas à découvrir la vérité: seulement à obtenir une condamnation ». Lord Chancellor Hailsham⁽¹⁾

Gerry Conlon n'avait rien d'un révolutionnaire, encore moins d'un héros. Petit crâneur impénitent, il agaçait sérieusement même les membres de l'IRA par ses techniques enfantines de provocation contre l'armée d'occupation. Forcé de s'exiler pour un temps en Angleterre, il fut accusé — à tort — de l'attentat à la bombe survenu dans un pub de Guilford, en banlieue de Londres, en octobre 74. Condamnés à la prison à vie sur la base de preuves circonstancielles du



Pete Postlethwaite et Daniel Day-Lewis

plus haut comique, Gerry, son père Giuseppe et plusieurs autres furent gardés derrière les barreaux même après l'arrestation des auteurs avoués de l'attentat de Guilford.

L'incarcération de Gerry et de membres de sa famille tombait sous le coup du *Prevention of Terrorism Act* instauré en 74, une loi spéciale dont les mesures se voulaient temporaires mais qui fut reconduite à la sauvette un an plus tard. Les nouvelles dispositions permettaient d'arrêter sans raison et de garder sous les verrous pendant sept jours et sept nuits des gens à qui l'on pouvait finir par faire avouer n'importe quoi, tout ça sans l'intervention d'avocats.

C'est un véritable coup de poing que nous assène l'auteur de *My Left Foot*. Tout comme il avait évité de faire de Christy Brown un martyr, Jim Sheridan, aidé encore du brillant Daniel Day-Lewis, dresse un portrait sans concessions et sans fioritures d'un homme qui semble avoir été littéralement créé par les événements.

Ce qui frappe d'emblée dans le dernier film de Sheridan, c'est l'évocation extrêmement juste des tensions, des enjeux, du climat social de l'époque. Il y a d'abord cette séquence d'ouverture explosive et haletante qui illustre avec un réalisme déconcertant le quotidien des gens de Belfast constamment sur la corde raide, et surtout cette étonnante mécanique d'entraide et de collaboration déployée par toute la communauté dans les cas d'urgence pour permettre à l'un des leurs d'échapper aux soldats. Dans les *squats* de la capitale anglaise, on ne trouve plus trace des défuntes *swinging sixties* que dans quelques frusques usées.

Le film se déroule sur un arrière-plan de tensions sinon de haine qui maintient le spectateur sur le qui-vive. On se plaît à croire les Anglais sans émotions mais rarement laissent-ils libre cours à autant de hargne et de rage que lorsqu'on leur donne en pâture des Irlandais autonomistes, qu'ils soient ou non associés à l'IRA⁽²⁾. À cet égard, la mort de Giuseppe, un homme digne et intègre qui a toute la sympathie du metteur en scène (et la nôtre), constitue un point tournant. Dès lors, Gerry apprend à canaliser son énergie dans un but précis.

Sheridan déborde les cadres de l'autobiographie de Gerry Conlon pour mieux élargir son propos. Il trace ainsi un lien intéressant entre la répression qui règne en Ulster et la faiblesse chronique de toute figure paternelle — de l'autorité comme influence formatrice — pour des jeunes comme Gerry. À l'image d'un pays qui ne se reconnaît pas de véritable leadership politique, Gerry est comme un chien fou qui n'a pas trouvé son maître. En prison, par la force des choses, il passera à l'âge adulte. C'est en prison, symbole par excellence de l'autorité répressive — où il est forcé de cohabiter avec son père — que Gerry fera l'apprentissage du respect de cette autorité bienveillante et développera en parallèle une certaine conscience sociale, sinon politique.

Daniel Day-Lewis, est-il besoin de le dire? donne ici une prestation électrisante. L'acteur a ses admirateurs et ses féroces

détracteurs, mais il ne laisse personne indifférent. Il prend ici d'énormes risques et peut passer du meilleur au pire en une fraction de seconde. C'est avec une impudeur — et une impudence — déconcertantes qu'il incarne le jeune Gerry. On n'a aucun mal à voir, chez ce petit fanfaron difficile à retenir, l'image d'une jeunesse rendue insouciant et téméraire à force de vivre assise sur une bombe, en perpétuel état d'alerte.

Dans le rôle de Giuseppe Conlon, l'excellent Pete Postlethwaite (qu'on a pu voir dans *Waterland* de Stephen Gyllenhaal) fournit un contrepoint émotif à l'exubérance de Day-Lewis, une présence émouvante au milieu de la tourmente. Il est fort intéressant de retrouver, dans le rôle du commissaire Dixon responsable de la dissimulation de documents, Corin Redgrave, un activiste de la première heure reconnu pour son engagement dans ce genre de cause⁽³⁾.

Loin de toute forme de partisanerie (le film ne cautionne en aucune façon les agissements de l'IRA, au contraire), *In the Name of the Father* se veut une condamnation sans appel d'un système judiciaire sclérosé et biaisé qui semble inventer au fur et à mesure les règles du jeu et refuse obstinément de revenir sur ses erreurs, ce qui malheureusement risque d'en faire un film d'une brûlante actualité pour encore longtemps.

Dominique Benjamin

- (1) Propos recueillis par l'auteur David Hare, extraits de l'introduction à sa pièce *Murmuring Judges*.
- (2) Au moment de faire son discours d'introduction à la Chambre, en 1969, Bernadette Devlin, élue Membre du Parlement à l'âge de 21 ans dans une circonscription de l'Ulster, fut conspuée sans merci par les Tories qui réclamaient sa tête, *au sens propre*.
- (3) Pour la petite histoire, signalons que Corin Redgrave, (frère de Vanessa), qui fut entre autres candidat pour le *Worker's Revolutionary Party* dans Lambeth aux élections générales de 1979, participe régulièrement à des levées de fonds et autres manifestations publiques pour la défense de cas semblables à celui des Conlon, aux côtés de gens comme Gareth Peirce et Theresa Streatfield.

IN THE NAME OF THE FATHER (Au nom du père) — **Réal.:** Jim Sheridan — **Scén.:** Terry George, Jim Sheridan d'après l'autobiographie de Gerry Conlon *Proved Innocent* — **Photo.:** Peter Biziou — **Mont.:** Gerry Hambling — **Mus.:** Trevor Jones — **Son.:** Kieran Horgan — **Déc.:** Caroline Amies — **Cost.:** Joan Bergin — **Int.:** Daniel Day-Lewis (Gerry Conlon), Pete Postlethwaite (Giuseppe Conlon), Emma Thompson (Gareth Peirce), John Lynch (Paul Hill), Corin Redgrave (Robert Dixon), Beatie Edney (Caroline Richardson) — **Prod.:** Jim Sheridan, Gabriel Byrne — Irlande/Grande-Bretagne/États-Unis — 1993 — 132 minutes — **Dist.:** Universal.